Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 23 (1885)
Heft: 48

Artikel: Souvenirs des bains
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-188942

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 13.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Souvenirs des bains.

Sous ce titre, nous glanons dans l'*Echo des Villes d'Eaux* quelques passages très amusants de la relation que fait un baigneur de son séjour aux eaux :

« Ah ! sapristi ! je sais bien ce qui m'a pincé : c'est un rhumatisme... Et c'est à un médecin que je le dois, — à plusieurs même. Un seul n'aurait jamais pu arriver à un aussi joli résultat. C'était au commencement de juin, je sentis en me levant une légère douleur dans le bras gauche. J'avais eu froid probablement dans la nuit. Le malheur voulut que dans la journée j'eusse un rendez-vous avec un médecin, qui me dit sans hésiter : « C'est un rhumatisme, il est encore faible, mais veillez-y. Allez à V'lan-les-Bains. »

Aller là ou ailleurs, cela m'était égal, je partis pour V'lan au mois de juillet. Remarquez que je ne souffrais plus du tout. Ma douleur avait disparu le jour même de ma visite au médecin ; mais enfin le docteur pouvait avoir raison ; c'était peut-être un rhumatisme. Il était parti, mais il pouvait revenir. J'allai à V'lan-les-Bains.

Ce ne sont pas des eaux thermales. On a simplement installé un établissement hydrothérapique où l'on utilise un cours d'eau très froid — 5°

En arrivant à V'lan, j'allai voir un médecin. De celui-là, je n'ai rien à dire, il a vu tout de suite que je n'avais rien. Alors il s'est dit : « Je ne peux pas soigner un homme qui n'est pas malade, rendons-le d'abord malade, je le soignerai ensuite. » Et il m'a rédigé une ordonnance.

Le lendemain, à huit heures, j'étais à l'établissement. Deux hommes, avec des tabliers blancs, comme des vivisecteurs, s'emparèrent de moi et m'enfermèrent dans une cellule. Effrayante, cette cellule, les murs nus, une petite fenêtre en haut, dans un coin un matelas — pas même de cruche ni de petit pain. — Eh bien ! je vous l'affirme, je savais très bien que je n'avais découpé personne en morceaux, mais quand on me poussa là-dedans, j'ai cru que j'étais condamné à mort. J'ai dû penser immédiatement à M. Grévy pour me tranquilliser. — Les deux geôliers en tablier blanc, qui étaient rentrés avec moi, me dirent de me déshabiller. — Quand je fus... dans le même état que les murs, on me fit coucher sur le matelas, et, avant que j'aie pu faire un mouvement pour me défendre, on me roula dans un drap qui venait d'être trempé dans la rivière à cinq degrés. Je poussai des hurlements. Mes bourreaux se mirent à rire et me dirent que c'était le traitement ordonné par le docteur. Il me fallait rester dans ce drap jusqu'à ce que je l'eusse chauffé ! Quand on me retira de là, j'étais à l'état de sorbet — de glace panachée — groseille — vanille — pistache ; rouge — blanc — vert.

Pour me réchauffer, on me fit descendre dans la piscine, un grand bassin dont les baigneurs sont les poissons rouges. On descend par un escalier — qui a cinq degrés — comme l'eau — ça fait dix — c'est un peu plus chaud. Quand je sortis de là, je n'étais plus qu'à l'état de demi-glace. Je recommençai ce traitement (on appelle ça traiter les gens) pendant quatre jours. Le cinquième, ma douleur au bras gauche était revenue, puis j'en avais une autre au bras droit, puis une à la jambe droite — puis une à la jambe gauche — puis une dans les reins — puis une... partout, enfin. C'est ce que voulait le médecin. Il me dit : « Maintenant, vous êtes à point, allez aux Eaux-Troubles.

Je partis pour les Eaux-Troubles. Là, les eaux sont chaudes — et d'une couleur de rouille. On m'a expliqué qu'elles venaient de très loin et très vite, alors elles ont très chaud — et elles sont rouges. C'est de l'eau qui sue.

J'ai commencé par visiter les sources. Rien d'extraordinaire ; un trou avec de l'eau qui sort en bouillonnant. J'ai pris des bains, j'ai pris des douches, j'ai tout pris, j'ai même pris froid en sortant de ce qu'on appelle la salle d'*inhalation*. C'est une grande pièce dans laquelle on enferme du brouillard. On m'avait mis là-dedans en me disant : Respirez ! Je ne m'y suis pas laissé prendre. Je sais bien que c'est très mauvais de respirer dans le brouillard. Alors je n'ai pas respiré. On m'a sorti à moitié asphyxié. Pour déplacer le sang, on m'a donné une douche de pieds.

Encore une drôle d'invention ! Vous vous asseyez devant un mur et vous donnez vos pieds à un garçon qui les emporte dans une autre pièce — par deux trous percés dans la cloison. Au bout d'un instant vous sentez des araignées se promener sur vos pieds en vous chatouillant. Lorsque la douche est finie, on vous rapporte vos pieds — et vous ne pouvez plus vous en servir. Les araignées se sont transformées en fourmis. Quand vous voulez marcher, c'est comme si vous écrasiez des aiguilles.

Il y a aussi une piscine aux Eaux-Troubles. Une piscine d'eau courante. De l'eau courante ! elle ne marche même pas. L'eau doit s'écouler par un trou muni d'une grille. Mais le niveau est toujours plus bas que le trou. L'eau devient courante quand il y a assez de monde dans le bain pour que le niveau monte jusqu'au trou.

La piscine est ouverte aux dames le matin — par galanterie — elles ont la première eau. Les hommes viennent dans la journée. Ils ont le deuxième bouillon — mais ce n'est pas le meilleur.

En somme, je ne suis pas guéri. Si vous avez un remède à m'indiquer, cela me fera plaisir. »

L'influence du parapluie.

Ce meuble bourgeois, qui nous a été si utile cet automne, exerce un rôle immense dans notre existence. C'est un fait reconnu depuis longtemps que, par une averse subite, le parapluie fait naître bien des idylles. Une heureuse rencontre, un abri offert à quelque jolie fille, et voici un mariage emmanché.

Et le parapluie a ceci d'agréable qu'il est un criterium philosophique du caractère des gens. L'homme sage et réfléchi en prend un, si le plus léger nuage brouille le ciel. Et n'y a-t-il pas apparence que, dans la vie, il se conduira de même, se fiant à son prochain comme au temps ?

Ce n'est pas tout : le seul examen d'un parapluie permet de juger son propriétaire. Tout autant que le style, — c'est l'homme. Il y a le parapluie grave,